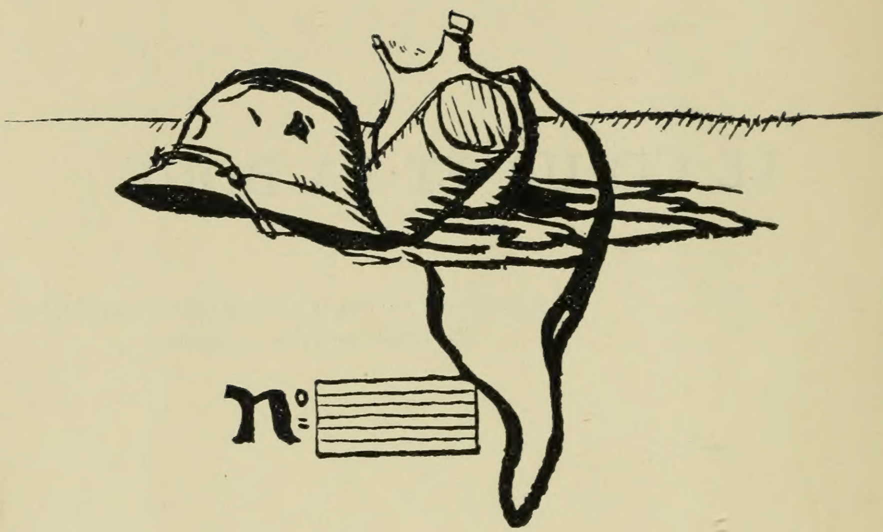
LE CŒUR ET LA BOUE

« A mon frère, à mes amis, à mes camarades qui sont tombés...
Aux vivants pour qu'ils se souviennent... »


Nº

PAUL VIALAR

le cœur et la boue

Préface de Marcel WIRIATH

Bois gravés et lettrines de L. R. ANTRAL

ÉDITIONS D'ART "LA CIGOGNE"
72, RUE CLAUDE-BERNARD
PARIS
—
1921

PRÉFACE

LA guerre est une forme de la vie, et comme telle elle a fourni au poète des sources imprévues. Les transcrire, c'est bercer mollement des angoisses passées et chercher dans leurs souvenirs, par contraste, des éléments de repos et d'espoir.

Cependant, interpréter le silence de ceux qui ont souffert, cela ne va pas sans une certaine grandeur. Il y avait tant de tendances éparses, tant de réactions subites et imprévues, tant de sentiments éphémères dans cette insurmontable vie des tranchées, que les cristalliser en une formule semble un truchement aventuré et redoutable.

Et pourtant la douleur pour les autres n'acquiert de valeur que lorsqu'elle a été ramassée et contenue dans le moule des mots. L'exprimer, c'est peut-être une façon de la rendre productive en permettant au monde de se rendre compte de l'acuité des souffrances que la guerre impose à ceux qui la font.

Elle a été une forme de la vie, mais elle a été pour eux plus précisément une vaste entreprise de lassitude.

Brassé avec la foule anonyme dans une gestation sanglante et confuse, l'homme ne peut trouver de secours dans la sécheresse d'un raisonnement. Celui-ci suppose un éloignement, une certaine indépendance de l'individu vis-à-vis des choses. On ne peut demander à celui qui se bat de participer à l'état d'esprit qui supporte la guerre. Les forces physiques sont limitées surtout en intensité, et il est impossible à la fois que l'homme soit un des éléments du drame et qu'il éprouve encore les sentiments solennels propres normalement au spectateur.

Les directives de la mêlée n'étaient donc pas sur notre plan. Nos actions et réactions n'étaient que des aboutissements éphémères et

pitoyables qui gravitaient sur eux-mêmes et ne tiraient leur valeur que de leur acuité et de leur succession.

Alors, on ne savait plus ce en quoi il fallait croire, on ne pouvait qu'obéir à l'éclatement métallique des obus ou aux stridences aiguës des balles; il n'y avait plus de gestes définis, on se trouvait debout ou couché suivant l'acoustique d'un sifflement Il fallait agir, se modeler sur des sursauts d'activité d'origine inconnue qui vous enveloppaient d'une façon diffuse, mais impérative. Le dynamisme renversait les effarements, et l'on bégayait des bouts de phrases dolentes à côté d'autres hommes semblables et malheureux, qui grimaçaient leurs angoisses dans l'obscurité puante des gourbis enfumés.

Tous les visages de la douleur se réfléchissaient à l'infini comme dans une série de miroirs. C'était l'obsession d'un désir qu'on remâche en se traînant dans la nuit, et le rêve qu'on laisse monter silencieusement sur l'horizon tragique des hommes et des choses confondus.

Pas la moindre incantation dans ce machinisme déchaîné qui réduisait l'orbe de l'univers aux proportions banales d'une sensation de faim et de froid, tandis qu'en attendant l'arrivée des gamelles la peur vous guettait avec ses attouchements lâches.

Et puis, c'était la monotonie grise des journées pluvieuses qui vous annihilaient de leur longueur compacte, sans même une perception divergente ou une caresse de la fantaisie, hommes plongés anonymement dans la similitude effroyable de ceux qui, comme nous, tâtonnaient sans hâte au fond des boyaux avec des attitudes accablées et des gestes raccourcis.

Non seulement la souffrance brassait et brisait les individus, mais encore elle avait, par sa monotonie lancinante, figé en eux une vague indifférence lointaine. Et cette lassitude qui diminuait la douleur ou la prolongeait selon les moments finissait par se suffire à elle-même.

Il faut se rendre compte de tout ce que l'on abandonne le jour où l'imagination cesse de cristalliser l'avenir, du jour où l'on se soumet à la trame stéréotypée des lendemains sans issue et où l'on se résigne à attendre confusément l'irréalisable, tandis que les contingences immédiates avec leur étreinte impassible, font avorter l'espoir.

Tout est affaire de proportions. Le spectacle de la guerre n'atteint vraiment son intensité impressionnante que si on le projette sur l'envergure chétive des combattants. Pour eux, la philosophie n'existe plus,

la débandade usée des grands gestes et des mots trop vieux demeure stérile ; les événements ne consentent à être revêtus de vêtements chatoyants que lorsque le recul du temps met la forme et le fond à peu près au même niveau.

On devient incapable de donner le coup de barre soit à droite, soit à gauche. Les réactions sont trop primitives, trop spontanées, elles débordent, et l'existence se manifeste en dehors de toute expression. Ce n'est que plus tard que le souvenir de la souffrance fait renaître cette expression sincère de ce qui fut, l'expression qu'on ne discute pas, et cela sans prendre parti, parce qu'en face d'un mouvement aussi tragique, prendre parti consisterait seulement à se coucher avec mollesse sur une formule.

Vialar ne veut donc rien prouver ; ce n'est pas à celui qui se débat dans le drame à débrouiller l'écheveau de ses raisons, de ses conséquences ou de ses correctifs. Il ne sait pas si la guerre est une fatalité, si les hommes ont raison ou tort... tout ce qu'il sait c'est la longueur interminable des journées sous les rafales d'acier ou les bons rires enfantins échappés à la fatigue dans les cantonnements de repos.

Il ne veut rien prouver, mais il a voulu tout rendre, jusqu'à cette solitude à côté du néant et parmi tous ces hommes, jusqu'à cette impuissance qui vous enveloppe, qui vous écrase, sans même une minute d'apaisement, une de ces secondes de joie paisible où l'homme reprend conscience de lui-même et de ce qu'il peut. Il y avait là, d'un certain angle de l'esprit, une misère ridicule, une misère grotesque, parce qu'on n'était pas de force, parce que le déséquilibre était trop grand, d'où cette lassitude éperdue que Vialar a marquée douloureusement.

Et la douleur, c'est la grande source de l'art, parce qu'elle est tyrannique, accablante, et que ne pouvant coexister à aucun autre sentiment, elle fait l'unité dans l'âme du poète.

Ces vers sont des vers de jeunesse, écrits entre deux attaques ; Vialar n'en a pas voulu changer un mot, il a tenu à les garder tels qu'il les écrivit et il a mis en tête de ce livre cette dédicace qui l'explique tout entier : « Aux vivants pour qu'ils se souviennent » !

Marcel WIRIATH

CALVAIRE



Un calvaire... et de chaque côté une croix...
Un Christ criblé d'éclats portant ses plaies ouvertes,
... Deux tombes... dominées de deux planches de bois,
Avec un nom écrit, et d'un casque couvertes.

— « Crucifiés qu'on ne voit pas, avez-vous froid
Sous les herbes penchées, vierges en robes vertes...
Entendez-vous en frémissant leurs frêles voix
Qui dans votre repos viennent parler d'alertes?...

... Alerte... le canon ne vous épargne pas;
Les herbes inclinées sous le vent des rafales
Semblent souffrir pour vous à chacun de leurs râles!!!

— On a livré Jésus... grâcié Barrabas!!!...
— Calvaire... où vous semblez, avec vos deux croix pâles,
Être les deux larrons qui se plaignent tout bas.

Monté-Couvé, 1918.

L'AUBERGE

L'AUBERGE a des carreaux dorés dans la nuit noire.
On entend jusqu'au seuil des restes de chansons,
Rires de condamnés,... lourdes joies de prisons,...
Officine d'oubli où meurt un peu de gloire.

Entrons... car il fait bon dans cette salle tiède...
La fumée obscurcit les lampes du plafond,
La silhouette des soldats, grise, s'y fond.
Entrons... quand il fait chaud, la vie semble moins laide...

On voit des ronds tout bleus sur les tables humides,
Des bouteilles de vin, et des verres épais;
Dans la tiédeur semble s'étendre un peu de paix...
Les soldats ont bien chaud... et leurs cerveaux sont vides.

Puisons un peu d'oubli dans l'âme des bouteilles,
Le vide du néant, ne pensons plus à rien,
Ne parlons pas, il fait si bon, comme on est bien,
Vivre toute sa vie des minutes pareilles,

Ne plus penser, comme un enfant bercer son âme
Avec des chants, avec des mots, qui ne sont rien,
Bercer son cœur qui n'en peut plus et se souvient,
Fermer les yeux devant lesquels passe une femme.

Tendre ses mains ridées d'hiver au poêle rouge,
Le cerveau plein du ronflement de son cœur chaud,
Ne plus savoir qu'on est vivant car il le faut ;
Calme infini, sentir en soi que rien ne bouge.

Ne plus entendre les chansons vieilles, usées,
Dont, en rêvant, le cœur déjà s'est endormi,
N'être plus rien que du néant sur de la nuit,
Ne plus avoir d'espoir aucun, ni de pensées.

Dormir les yeux ouverts, et l'âme si lointaine
Qu'on ne sait plus très bien où l'on est accoudé ;
Comprendre que sa vie dépend d'un coup de dé,
Et rire infiniment de la folie humaine.

Repos. — Pagney-derrière-Barine,
Lorraine.

ENTERRÉ VIVANT

A Charles BAUDELAIRE.

Nous y passons toujours avec un peu d'effroi,
Le boyau s'est creusé de cratères lunaires...
Un trou, un renflement de cailloux et de pierres,
La pluie des nuits d'hiver, et l'horreur, et le froid...

Silence et abandon... un peu d'herbe qui croît,
Maigre et tordue, sous le vent aigre des nuits claires.
... Tombe perdue parmi les tombes solitaires
Du cimetière nu sous le ciel trop étroit.

Il est enterré là... Fossoyeur infernal,
L'obus lui a creusé puis refermé sa tombe.
Pauvre mort sur lequel la lourde terre tombe,

Dans ta brève agonie, dans ton spasme final,
As-tu compris, dans un éclair, ce qu'est la guerre,
Mort, enterré vivant, mort inconnu, mon frère...



LES CORBEAUX

Les corbeaux... par bandes... s'en vont...
Là-bas, vers le combat sonore...
Dans l'air pur qu'engendre l'aurore,
Un... deux... puis tous, tournent en rond.

Ils vont, luisants, ivres de voir
Le soleil qui monte tout rouge;
Ils vont, sabrant l'air bleu qui bouge
De leurs ailes de crêpe noir.

Ils vont tout droit vers l'horizon
Où hurle au cœur de la bataille
Le canon, dont le ciel tressaille
Comme des cloches d'un démon.

Les corbeaux vont... les corbeaux vont...
Leur bec, noir ainsi que leur âme
Pointant vers le lointain de flamme
Où le canon parle au canon.

. . . .

Silence... puis monte le soir,
Violet, calme, au flanc des pentes
... Les corbeaux dans leurs rondes lentes
Tournent sur le coteau trop noir.

Ils vont, tournant, tournant sans fin,
Ivres du sang dont l'odeur monte,
Puis, comme affolés de leur honte,
Un... deux... puis tous tombent enfin.

Et l'on entend, dans l'air doré,
Claquer leur bec sur un cadavre,
Glas sec et bref qui va et navre
Dans le silence déchiré...

Repus... le cœur puissant et lourd,
Les corbeaux aux ailes sanglantes
Vont en hurlant le long des pentes
D'un vol cotonneusement sourd.

La nuit vient dans le ciel profond,
Au creux des ravins et des sentes...
— Repus de chairs et d'odeurs lentes,
Les corbeaux... par bandes... s'en vont.

Somme, 1918.

UN MORT

Au détour d'un boyau, je l'ai heurté du pied...
Loque humaine drapée dans un peu d'uniforme,
Semblant continuer sa rêverie informe,
La face dans la boue et le bras replié.

Et l'instinct m'a penché brutalement vers lui...
Je voulais contempler de près sa face morte.
Je lutte ... mais je sais ... la mort est la plus forte...
Et je serai demain ce qu'il est aujourd'hui...

Et je l'ai regardé dans les yeux pour savoir
S'il comprenait, lui, mort, ce que mourir veut dire...
Il m'a semblé voir sur sa lèvre un peu de rire,
Je me suis détourné, ne voulant plus le voir...

Et je suis reparti sous le poids des bidons
Qui me battaient les reins et me serraient la gorge,
En écoutant, ainsi qu'un gros soufflet de forge,
Dans l'air gris du matin haleter mes poumons.

Et j'ai songé aux morts innombrables du « Front »...
A tous ceux qui ont eu toutes ces agonies,
A ces vies écourtées, lamentables, finies...
Et j'ai senti couler deux gouttes sur mon front.

Je n'ai plus peur du tout... ce qu'on nomme la Mort
N'est rien, puisque tant d'autres que moi l'ont subie...
La Vie... Mais qu'est-ce donc après tout que la Vie ?...
Dormir pour oublier !... heureux celui qui dort !...

J'ai pensé aux Mamans qui pleurent leurs petits,
A celles que ces morts nommaient leurs fiancées,
Aux baisers qu'ont reçus toutes ces bien-aimées,
A ces rêves humains qui sont déjà finis !...

J'ai revu le cadavre au regard éperdu,
J'ai compris que c'est dur de mourir quand on aime,
J'ai revu le passé près de ce mort perdu...
Et je sais maintenant... mais j'espère quand même.

Aisne, 1918.

LE VENT



Le vent chante sa chanson lente,
Tantôt douce ainsi qu'un murmure,
Tantôt vibrante ou pantelante,
Tantôt âpre, cruelle,... ou dure...

Dans ma cagna où le feu chante
Ainsi qu'une âme folle et pure
J'écoute cette voix démente
Qui clame... se propage... ou dure.

Eperdue... folle... vacillante,
La flamme tordue et brûlante
Déchire la clarté obscure.

Et dehors, dans la nuit ardente,
Ainsi qu'une âme à la torture,
Le vent chante sa chanson lente.

Ouvrage Jaune. Juillet 1918.



BALLADE DES MAISONS MORTES

PLUS rien... le silence... la mort...
Toutes les maisons sont tombées!...
Leurs vieilles caves éventrées
Béent sous le ciel trop gris qui dort...
... Et l'on voit sur des vieilles portes
Déchirées de gerbes d'éclats
La morsure blanche des rats!...
— Toutes les maisons sont bien mortes...

Mon cœur se fend en les voyant.
— Comme des chiens dans les décombres,
Des femmes qui semblent des ombres
Fouillent leurs débris en cherchant!...

Des ordures de toutes sortes
Pourrissent sous leurs murs tombés !...
— Dans les villages écroulés
Toutes les maisons sont bien mortes.

Autrefois, il y a longtemps,
Le soir, au halo clair des lampes,
Des boucles blondes sur des tempes
Se penchaient vers des feux ardents.
Des servantes gaies et accortes
Versaient du vin rose en riant !...
— Et maintenant l'on va priant
En passant près des maisons mortes.

ENVOI

Princesse !... donnez-moi la main,
Car nos âmes sont assez fortes !
... Nous suivrons tous deux le chemin
De l'aujourd'hui, au lendemain...
... Au pied des vieilles maisons mortes !...

Lorraine, 1918.

MUSIQUE... PAYSAGE

Un souffle chaud... un bruit déchirant de cymbales,
Plus rien que le murmure aigre des balles,
Entrecoupé de quelques râles.

Bourdonnement des hannetons d'acier dans l'air,
Éclairs stridents d'une gerbe de fer,
Houle d'une éternelle mer.

Gaz brûlants que le vent pousse comme une houle,
Halètement, sueur, sous la cagoule,
Fumée âcre, jaune, qui roule.

Enfer où des volcans naissent d'une lueur!
Mes dents claquent... pourquoi donc ai-je peur?...
... Près de moi un homme se meurt.

Je vois le sang tout chaud couler de ses entrailles,
Et j'aperçois sur son front deux entailles,
L'effroi le tient dans ses tenailles,

Il ne peut pas parler, mais moi je le comprends ;
Peu à peu on voit la mort qui le prend,
Et je l'entends claquer des dents.

Je ne peux pas bouger, ma tête vide sonne.
Du sang!... je suis blessé... le canon tonne,
« Au secours! »... « Au secours! »... personne.

« A moi! »... j'appelle... « A moi! » si l'on pouvait venir.
« A moi! »... et je me remets à souffrir
Allons, c'est mon tour de mourir.

« Maman » crie une voix; l'autre « ma fiancée »
Moi, je ne crie plus, ma voix s'est lassée...
Près de moi la mort est passée.

L'homme s'en est allé dans un cri effrayant.
Lugubre, la nuit descend lentement,
Et je suis tout seul maintenant.

Le vent griffe, je ne vois rien, la nuit est noire;
Le canon semble un gros tambour de foire;
... Je songe à mes rêves de gloire!

Mourir au grand soleil un bon mot sur la lèvre,
Sentir la gloire vous brûler comme une fièvre;
Comme ceux de Valmy ou ceux de Fontenoy
S'élancer en criant tout haut « Vive le Roy! »
Ou bien, cela dépend : « Vive la République! »
Vivre et mourir de son rêve héroïque!...

Mais quelque chose comme un lien
M'attache à cette boue si bien
Que déjà je ne suis plus rien
Qu'un mort au rire satanique.
. . . .
Je vais crever là comme un chien.

LES LIVRES

J'en ai trois, là, perdus au fond de ma musette ;
Ce sont des vers, je crois, des idées, un roman !...
Dans ma cagna, je ne les lis que rarement,
Mais je m'endors toujours avec eux sous la tête.

Ils sont mon oreiller... Quand leur pensée muette
Peuple mes nuits d'images bleues très doucement,
Ils sont mes rêves, je les aime gravement
Pour l'évocation de leur âme fluette.

Pauvres livres dormant auprès d'une bougie,
Entre du chocolat et des miettes de pain,
Compagnons de mon sort hasardeux, incertain,

Comprenez-vous pourquoi, moi, qui ne suis plus rien,
Perdu dans cet enfer, je vous aime si bien,
Oh ! vous qui êtes là comme un peu de la vie.



LES ORPHELINES

J'AI vu passer les orphelines
Deux à deux, la main dans la main ;
Les yeux rieurs,... sur leurs poitrines
Un christ de bois noir et d'étain ;
Vêtues d'une toile trop rude,
Et coiffées d'un chapeau trop noir,
Suivies d'une bonne sœur prude
En cornette... sur le trottoir...

J'ai vu passer les orphelines,
Les grandes tenant par la main
Les petites, les plus câlines...
Ainsi est fait le cœur humain ;
Et je songe à ces délaissées
Qui ne savent pas encore bien
Pourquoi elles sont inclinées
Vers ces petites qui n'ont rien...

J'ai vu passer les orphelines
Le teint frais, brillant et vermeil,
Tenant dans leurs grandes mains fines
Un parapluie toujours pareil.
Affection, bonheur et famille,
Tout ce qu'on aime... la maison,
La cheminée où le feu brille,
Elles n'ont rien... que la raison.

Elles n'ont rien les orphelines!...
Et je revois les chemins creux,
Les champs gris terne sous la bruine
Où les soldats vont deux par deux...
Je vois ce qu'en a fait la guerre
Tout en les parsemant de croix
Et tout bas, je songe à « naguère »
En évoquant tout l'autrefois.

Elles n'ont rien les orphelines,
Rien qu'un lambeau de souvenir;
Et sous leurs frimousses mutines
Couve l'effroi de l'avenir...
Là-bas, lorsque le jour décline,
Le canon hurle un peu plus bas...
La croix griffée d'éclats s'incline
Sur la terre où dort un soldat!...

. . . .

J'ai vu passer les orphelines.

Paris, 1917.

SENTINELLE

A Pierre VEDOVELLI.



La nuit tombe très doucement
Dans le bois où plus rien ne bouge...
Au loin, sur l'horizon dément,
Du noir entrecoupé de rouge.

Calme infini de ce sous-bois,
Nuit qui descend dans le silence...
Très loin, longue et sourde cadence
Le canon étouffe sa voix.

Allons, dehors, car c'est mon tour,
Deux heures d'attente mortelle...
... A quoi pense la sentinelle
Qui vient de voir mourir le jour?

Ce silence semble effrayant.
Plus aucun bruit, la nuit s'est faite,
Et, la chevelure défaite,
Une fusée blanche descend.

Dans les cheveux du fil de fer
Lentement elle est retombée...
Un diamant brille trop clair
Dans cette toison emmêlée.

Est-ce une goutte de soleil
Ou une goutte de rosée,
Un rubis sanglant et vermeil,
Ou l'œil mourant de la fusée?

Calme... pas un souffle de vent,
Pas de nuages,... des étoiles,
Araignées d'or tissant leurs toiles
Dans ce grand décor décevant.

Pas de bruit... je me sens tout seul,
Tout seul avec la nuit perfide
Qui semble, dans l'infini vide,
M'envelopper de son linceul.

Ce silence lourd me fait peur,
Je fais deux pas, puis je m'arrête,
J'écoute, l'arme toute prête...
Je n'entends bouger que mon cœur.

Un petit cri aigre... plus rien.
Un froissement d'herbe... j'écoute
Muet, je tends mon âme toute;
Qu'était-ce?... Je ne sais plus bien.

Un soupir, un souffle irréel,
Un bruit, un choc imperceptible,
Ai-je devant moi une cible
Pour y essayer mon lebel?

Un glissement... un frôlement...
Quelque chose, il me semble, rampe;
Le sang bat au creux de ma tempe
Avec un spasme violent.

Mais non..., je rêve... j'ai rêvé,
C'était un gros rat, je suppose...
La nuit tout autour de moi pose
Ses doigts trop lourds d'éternité.

Une lueur vient jusqu'à moi
Par dessus l'ombre d'un grand arbre,
Froide, lisse, calme... tout droit
Comme un rayon blanc sur un marbre.

C'est la lune pâle, semblant
Une fusée lente et craintive,
Et, de sa face maladive,
Elle sourit très tristement.

Eveillant d'un regard humain
Des lueurs furtives et blanches,
Elle glisse le long des branches
Jusque dans l'herbe du chemin.

Elle monte languissamment...
Il fait très calme dans mon âme,
Elle a des mièvreries de femme,
Et je me sens un cœur d'amant.

Il fait bon, je ne suis plus las...,
Rien ne me dit que c'est la guerre,
Et je ne m'en souviendrais guère
Si mon fusil n'était pas là.

J'oublie le présent pour rêver,
La vie me semble vraiment belle ;
Je ne suis plus la sentinelle
Que l'on a chargé de veiller.

L'ennemi pourrait bien venir,
La mort aussi... la nuit est douce,
La lune glisse sur la mousse
Comme mon cœur vers l'avenir.

Je vois mon grand rêve vieillir
Et ma vie s'ouvrir comme un livre,
Car ce soir, il fait si bon vivre
Qu'on ne pense plus à mourir.

. . . .

Un choc, un hurlement d'éclats,
Un cri qui semble une prière !
Qu'ai-je donc fait?... la mort est là...
... J'oubliais que c'était la guerre!

Blockhaus 11. — Forêt de Facq.
Lorraine. — Mai 1918.

NINI

La fille de l'auberge est sale, fade, grasse,
Comme les tables qu'elle essuie de ses chiffons...
Mais tous nous l'aimons bien, même malgré sa crasse...
C'est un peu de la vie où nous nous réchauffons

Elle a pour nom « Nini »... Le soir, quand elle est lasse,
Près d'elle, assis, nous regardons son front qui fond
En un peu de sueur...; pour rire, nous griffons
Ses mains rouges d'un peigne à huit sous qui se casse,

Elle nous sert du vin épais comme notre âme...
... Mais, lorsque nous avons bu près de cette femme,
Nos cœurs s'ouvrent parfois sur un peu d'infini,

Et quand nous repartons vers les tranchées lointaines,
Nous savons que quelqu'un a souffert de nos peines,
Et nous pensons tout bas : « N. I. NI... c'est fini... »

Pagney-derrière-Barine.
Repos 1918.



LA ROULANTE

Le cuistot fend du bois tout près de la roulante,
La louche de métal plonge dans le fricot,
Et de la cheminée monte une fumée lente,
Avec la vague odeur de suif et d'haricot...

Un par un, se pressant vers cette odeur qui tente,
Les hommes de corvée qui sont partis trop tôt
Viennent s'asseoir en rond, et leur face luisante
Semble approuver chacun des gestes du cuistot.

« C'est cuit », dit-il enfin... soulevant le couvercle,
Un frisson brusquement fait tout le tour du cercle;
Narines dilatées, on tend son « bouteillon ».

Puis on repart, courbés en riant sous la charge.
Un boucher porte un sac sur son épaule large;
On se croirait très loin de la guerre et du front.

Aisne, 1918.

UNE LETTRE

Au caporal M...
trouvé mort au fond d'une sape,
une lettre à la main.

La lettre est venue me trouver
Dans ma cagna humide et sombre,
Où la bougie brille dans l'ombre,
Comme un cierge... pour nous veiller...

Elle a mis beaucoup de parfum
Et créé beaucoup de lumière...
Tout seul, j'ai oublié la guerre
Et je n'ai plus senti la faim...

... Les rafales creusent des trous...
... Il en faudra pour tous ces êtres;
Il y en a pour moi peut-être
Un... comme il y en a pour tous.

Étendu sur le sol glacé,
Enveloppé dans ma capote,
J'entends un rat qui crie et trotte...
... Un dernier obus est passé...

Viens près de moi... te souviens-tu,
Dis-moi..., de nos joies, de nos peines?
Oh... moi... je m'en souviens à peine
... Écoute le canon s'est tu.

... C'était, il y a bien longtemps,
Dans un grand bois, sous une branche,
Tu avais une robe blanche
Qui semblait un peu de printemps...

On voyait des ronds de soleil
Qui venaient rire sur la mousse,
L'herbe dorée nous semblait rousse
Comme une toison de vermeil.

Je te regardais sans oser...
... Nous nous étions assis sur l'herbe
... Les oiseaux conjuguaient un verbe
Qui me semblait le verbe aimer.

Puis je pris doucement ta main...
Tu baissais les yeux, ma chérie..,
Oh! comme tu étais jolie
Dans le cadre de ce chemin.

Maintenant je ne sais plus bien
Les mots qui vinrent sur ma lèvre,
Je sais que je brûlais de fièvre...
Oh ! ne plus se rappeler rien...,

Ne plus penser à ce passé...,
Oublier cette heure si douce...
Oublier ton corps sur la mousse...
... Un nouvel obus est passé !...

C'est trop triste d'être si loin
Et de savoir la mort si proche ;
J'ai du courage, viens, approche,
Si tu m'aimes, je mourrai moins.

Il est à nous ce souvenir;
La mort peut bien frapper, qu'importe,
Aux trois planches qui sont ma porte,
Je t'aime... elle peut bien venir...

Et je regarde autour de moi...
— Roulés dans des loques informes
Des soldats dorment... pauvres formes
Qui rêvent peut-être de toi...

De toi, oui, dans cette tiédeur
Que vicie encore plus la flamme,
De toi qui es pour eux « la femme »,
Ombre qui dort dans chaque cœur.

A quoi bon rêver d'avenir ?...
Le passé est trop beau, chérie...
Compagnon de notre agonie,
Sans lui, pourrait-on... bien mourir ?

EN MARCHE... HIVER...

Le ciel est tout noir sur la neige blanche,
Des touffes de houx, comme des marquis
Poudrés... sous le vent qui parfois les penche
Grelottent de froid parmi les taillis.

Les sapins tout droits, secouant leurs branches,
Semblent se pencher vers le lointain gris
Lorsqu'une buée sous le bois s'épanche
Jusqu'au plus profond des fourrés bleuis.

Et le régiment, sur la neige pâle,
Sur la route blanche et les champs unis,
Semble se traîner comme dans un râle.

Au loin, d'un toit blanc, s'élève en spirale
Une fumée bleue vers les cieux ternis
... Par des tourbillons fous et infinis.



UN POILU

Un poilu... c'est un tas informe qui chemine,
Un sac, un fourniment, que cette guerre anime,
Un fusil tout taché de rouille et un bidon,
Un fantôme courbé d'où monte une chanson;
Une forme penchée que la guerre macule,
Qu'on appelle d'un nom ou bien d'un matricule...

... Le tout est surmonté d'un casque ou d'un calot,
Loque humaine qui geint... ou qui rit d'avoir chaud...
Un peu de vie qui bat sous une écorce rude,
Symbole du martyre et de la lassitude
Dont le cœur dit : « assez ! » la bouche : « jusqu'au bout ! »
Qui se dit un héros et n'en croit rien du tout...
Un souvenir hantant d'une longue fringale,
Les sens et le cerveau sous une loque pâle ;
Silhouette perdue, sentinelle du soir
Vers qui rampe toujours un peu de désespoir...
Qui ne croit plus aux mots qu'on met en grosses lettres
« Justice... Gloire... Droit... » — Être parmi des êtres,
Unité du troupeau anonyme et usé
Qui s'en va vers la mort d'un pas court et brisé,
Dont la bouche sourit à l'odeur des gamelles,
Dont les yeux pendent lourds ainsi que deux mamelles,
Vivant un peu d'espoir, beaucoup de souvenir,
Condamné se berçant de rêves d'avenir,
Supplicié pour qui la guerre est une roue...
Un poilu... c'est beaucoup d'âme dans de la boue.

LA PLUIE

Le brouillard est comme un rideau
Sur la route...
La nuit pleure ses larmes d'eau
Goutte à goutte,
Elle fait un bruit mat ou clair
Sur les feuilles,
Et son odeur semble, dans l'air
Qui la cueille,
Être une odeur de l'autrefois
Que l'on aime,
Et qu'on respire quelquefois
En soi-même...

La sentinelle fait dix pas
Puis s'arrête,
Mais la pluie ne s'arrête pas!
Fée fluette
Qui pose, de ses doigts gris bleu,
Sur les branches,
Des gouttes d'argent peu à peu,
Toutes blanches...
Et sur le casque qui reluit
Et ruisselle

Elle alterne son petit bruit,
La cruelle;
Sur les épaules, sur le dos
La capote.
Pour vous pénétrer jusqu'aux os
Elle saute...;
En ruisselets bleus, elle court,
Multiplie
Ses petits baisers froids et courts;
Le dos plie,
Il frissonne sous son baiser,
Se secoue,
Et voudrait la faire glisser
Dans la boue;
Mais elle, implacable, toujours
Se reforme
Avec ses longs battements sourds,
Uniforme;
A petits coups âpres, menus
Elle tombe,
Comme l'homme, chaque jour plus,
Vers la tombe.

Oh! pluie des nuits d'été, je me souviens de toi
Interminable,
Je revois les soldats, et je me revois, moi,
Pâle, minable,
Trempé infiniment de ton long voile bleu,
Fée implacable,
Larme du ciel, oh! toi qui me rendais un peu
Plus misérable,
Toi qui mettais au cœur des soldats grelottants
La lassitude,
Et qui devins pour eux, au bout de peu de temps,
Une habitude.

Pluie des matins brumeux, oh! pluie des « petits jours »
Cadavérique, blême...
Sœur aînée de la mort, aux doigts maigres et lourds,
Nous t'aimions quand même,
Car tu faisais partie de nous
Comme les choses,
Et que parfois, dans la beauté d'un matin doux,
L'aurore te faisait des doigts de roses...
... Je ne sais plus très bien si je t'aime ou te hais
Fée diaphane, mais je sais
Que toi aussi, tu as gardé, quoiqu'on y fasse,
Avec ton long rire moqueur,
Avec ta laideur et ta grâce,
Comme tout souvenir, un peu de notre cœur...



MORT-HOMME

Qui donc était ce mort qui t'a donné son nom,
Colline déchirée de cratères sans nombre,
J'y songe, en ce moment où hurle le canon,
Quel était-il ce mort dont je vois vivre l'ombre?

Drame ancien... d'avant notre drame dément,
Dont un soir s'est troublée ta lourde solitude!
Un voyageur perdu, quelque chemineau rude
Qui sera venu là s'éteindre lentement?

Qui étais-tu? dis-moi, toi, qui es mort tout seul,
Une nuit, les yeux pleins d'étoiles, de silence,
La mort? n'est-ce donc pas le calme qui commence,
Et le repos n'est-il le plus divin linceul?

Pauvre déshérité que personne n'aimait,
Vieux de t'être traîné soixante ans sur les routes,
Ayant connu la faim et les misères toutes,
Être laid, qui fit peur, qu'on ne comprit jamais,

Courbé sous ta laideur, comme sous ta vieillesse,
Peut-être es-tu mort là, un rêve au bord du cœur,
Berçant ton agonie de toute la tendresse
Que n'avait pas encor pu tuer ta rancœur...

Prophète dont les os blanchissent déterrés
Par le canon dont tu déchaînes la colère,
Vois nous, pâles, courbés, à demi enterrés,
Creusant pour nous cacher, à coups d'ongles, la terre.

Enfer! souffles d'air chaud! peur lente qui tenaille...
Sang qui coule... cadavres tièdes et ouverts,
Morts, uniformes bleus ou uniformes verts
Ayant les mêmes yeux et les mêmes entrailles.

Mort-homme décharné, de ton rire dément,
Salue nous, et tends nous les mains, nous sommes frères
Sous les croix inclinées comme autant de calvaires;
Car tu n'es plus tout seul dans la nuit maintenant.

SONATE

Au lieutenant B... mort en appelant
celle qu'il aimait.

I

ANDANTE



DONNEZ-moi votre main... Nous irons sur la route
Bordée de l'ombre bleue des arbres inclinés...
Venez, et je vous montrerai mon âme toute,
Nue comme l'humble chair de vos doigts affinés...

Venez,... je poserai ma bouche sur vos lèvres ,
Humides d'avoir tant attendu ce baiser,
Je boirai sur vos yeux les larmes de vos fièvres...
Notre rêve n'est pas de ceux qu'on peut briser.

Vous pensez à demain, vous avez peur, chérie ;
Vous me parlez de mort, moi, je parle de vie !
Parfois vous frissonnez en me serrant plus fort.

Des mots vous hantent, je les sens près de votre âme ;
Vous comprenez déjà dans votre cœur de femme
Que l'amour n'est l'amour qu'à cause de la mort.

II

SCHERZO

La guerre m'a saisi et m'a pris tout entier...
Je vais, les yeux fermés, vers mon destin terrible;
Aveugle, je trébuche aux pierres du sentier,
Et je suis, tour à tour, le fusil... et la cible.

Mon cerveau, comme moi, est au bord de l'abîme,
Je ne sais plus rien ni des autres, ni de moi!
Depuis combien de jours ou bien combien de mois
Ai-je expié ainsi, et quel était mon crime?

Parfois, j'ai des moments étranges de lumière!
Puis, plus rien que la peur, et plus rien que la guerre,
Je ne sais plus vouloir... je ne sais plus penser!

Mais le rêve lointain me hante comme un rire,
Pour mieux m'anéantir le présent se déchire...
Et je crois te revoir morte, sous mon baiser.

III

FINALE

Je souffre... donnez-moi un rêve pour mourir!...
Mon ventre s'est ouvert... quelque chose de tiède,
Coule,... j'ai appelé déjà deux fois « à l'aide! »
« A moi! »... je voudrais tant un rêve pour finir...

Un rêve qui prendrait mon cœur pour s'achever
Et qui le bercerait tout bas de son mensonge,
Mais j'ai beau essayer; quel mal affreux me ronge,
Je ne sais que souffrir, je ne sais plus rêver.

Je sens mes ongles qui s'enfoncent dans la boue,
L'enfer qui m'environne avec mon cerveau joue,
Ah! j'aurais tant besoin de calme et de néant.

Je sens la pluie glisser sur la peau de ma joue
L'agonie de ses gros doigts noueux me secoue,
Et je n'ai pas ta main, là, sur mon cœur béant.

LE MUR SUR LA ROUTE

CONTE

La route passe au pied du mur qui la surplombe
Blanche, d'une blancheur de cygne ou de colombe,
Calme dans sa pâleur et dans sa nudité...
Dans le soir qui descend sur moi comme sur elle
Je suis encor hanté de mon rêve si frêle
Et si banal, hélas, dans sa simplicité.
Accoudé sur ce mur qui domine la route,
Sans bouger, doucement, les yeux fermés j'écoute,
Comme un autre moi-même battre mon cœur très fort;
... Et je revois une autre route, longue et blanche;...
Très tendrement sur ce souvenir je me penche
Avec recueillement ainsi que sur un mort.

. . . .

C'était un soir, parmi tant d'autres de la guerre...
Harassés, nous traînant, et ne pouvant plus guère
Que rêver d'une grange avec un peu de foin
Pour se coucher en tas et dormir dans un coin,
Nous allions, lentement, régiment de fantômes.
... Et devant moi, ces tas de boue étaient des hommes,
Pâles, et comprenant qu'ils sortaient de l'enfer,
De pauvres êtres las, vieux d'avoir trop souffert,

Courbés, marchant ainsi depuis des heures lourdes
Qui s'ajoutaient au poids de leurs souffrances sourdes...
— Mais être un homme que la guerre torturait,
Être un soldat, savez-vous bien ce que c'était?
« Avoir un casque bleu trop lourd et qui vous gêne...
Marcher des jours entiers sur des routes sans fin...
Chauffer ses doigts souvent d'un peu de son haleine;
Avoir chaud, avoir froid, avoir peur, avoir faim...
Sentir le sac pesant qui blesse et qui écrase,
Se traîner dans la nuit interminablement...
Se coucher dans la boue qui sent l'odeur de vase,
Là où l'on est tombé s'endormir en rêvant.
Manger du pain moisi avec beaucoup de terre;
Fumer du gros tabac âcre qui fait cracher,
Vivre dans la tranchée, mais très loin de la guerre,
Être sûr de mourir... et pourtant espérer.
Étreindre son fusil à l'heure de l'attaque,
Sentir son front glacé qui bat sous la sueur,
Entendre le bruit mat de la balle qui claque
Et l'obus qui emplit le ciel de sa lueur.
Attendre... ce grand mot qui dit chaque souffrance,
Attendre le départ, la pause, le repas...
Attendre sans savoir que la tâche est immense!...
Attendre à chaque instant la mort qui ne vient pas.
Avoir des poux qu'on cherche en vain sous son aisselle,
Sentir sur son visage le frôlement d'un rat;
Aller dans un grand bruit de fer et de vaisselle,
De boyau en boyau sans savoir où l'on va.
Écouter, en courbant le dos, baissant la tête,
L'obus qui vient vers vous dans un souffle d'air chaud;
Se retrouver vivant; trembler comme une bête,
Attendre le suivant qui vient déjà, là-haut!...
Mourir sans bien savoir pourquoi la balle tue,
Se rappeler très vite le bonheur d'autrefois;

Souffrir en se serrant le cœur de sa main nue...
Pour ne pas trop crier se mordre quelquefois...
A force de souffrir, ne plus s'en rendre compte,
Attaquer en criant, sans savoir : « En avant ».
Revenir un par un dans l'aube où l'on se compte...
« Un tel? »... « Mort »... et savoir qu'on est encor vivant.
Vider jusqu'à la lie la coupe qu'il faut boire,
Etre un forçat que le civil nomme un héros,
Être « ceux de l'avant » hideux... mais toujours beaux...
Et cela porte un nom, pourtant... qui est... « La gloire ».



Mais cette gloire était à nous, à nous tout seuls,
Elle donnait aux morts de la boue pour linceuls,
... Et nous l'aimions ainsi que l'on aime une amante
... Qui fait subir au cœur quelque torture lente...

. . . .

Donc nous allions sur une route ce soir-là,
N'ayant qu'un rêve : reposer nos membres las,
Traînant notre fardeau ainsi qu'une habitude,
Engourdis d'une étrange et sombre lassitude;

Quand soudain, sur le mur qui bordait le chemin,
Quelque chose de blanc se posa : ... une main...
Si pure qu'on eût dit qu'elle était irréelle.
J'oubliais mon malheur et je ne vis plus qu'elle,
Mais ce fut un éclair, et le flot m'enleva,
Le flot des hommes, dont pas un seul ne leva
Les yeux vers ces doigts blancs qui semblaient les comprendre.
— Car les mains bien souvent, croyez-moi, peuvent prendre
Pour exprimer ce qu'un regard dit à moitié
Des poses d'abandon, d'amour et de pitié.

. . . .

Pendant des jours, pendant des nuits interminables,
Dans la boue, dans le sang, parmi ces misérables,
Qui souffraient comme moi sans le dire jamais,
J'eus une étoile enfin : ... cette main que j'aimais —
Car je l'aimais pour sa blancheur chaste et jolie;
Chaque jour je sentais s'étendre ma folie,
Et je ne vivais plus que pour elle;... souvent,
Ne dormant pas, dans la nuit pure, dans le vent,
Je regardais monter au ciel une fusée,
Et je croyais — tant l'âme vite est abusée —
Voir une main trembler, blanche, dans le ciel gris...
— Des mois vinrent suivis de mois; je fus repris
Par le tourbillon fou et brûlant de la guerre;
Mais je n'oubliais pas la blancheur que naguère,
Un soir, où je n'aurais pas cru pouvoir oser
Rêver un peu d'amour, j'avais vu se poser
Sur un vieux mur penché qui bordait une route.
— Ce rêve peu à peu prenait mon âme toute,
Il me donnait envie de vivre malgré tout,
Malgré les nuits d'horreur, dont on ne voit le bout
Qu'avec l'aube hideuse et le matin livide,
Malgré la peur, malgré tout cet immense vide

Que creuse le canon avec acharnement,
Malgré cet éternel et terrible tourment,
Malgré la mort que l'on attend et qui délivre,
Car j'aimais... et pour la revoir, je voulais vivre.

. . . .

— Un beau jour, le hasard, peut-être le destin,
Me ramena blessé sur le même chemin,
J'allais, seul, soutenant mon bras pendant inerte ;
Ma gorge se serra et mon cœur battit, certes,
Lorsque je reconnus soudain la route blonde ;
Je l'aurais retrouvée parmi toutes au monde
Avec ses peupliers qui tremblaient dans le vent... ;
Je l'avais évoquée en rêve si souvent.
Je reconnus le mur sous le poids de son lierre
Car j'en avais revu si souvent chaque pierre...
Mais la main que j'aimais... la main... n'y était pas.
— Je repartis le cœur plus lourd, traînant le pas,
Mon bras me faisait mal, mon sang battait ma joue,
Et je sentais sur moi tout le poids de la boue
Dont je sortais vivant pour souffrir un peu mieux...
— J'allais, traînant, courbé, tordu, ainsi qu'un vieux,
Quand devant moi je vis, sur la route dorée,
Une femme marchant, près d'un homme penchée...
Elle devait avoir seize ans et lui dix-neuf,
Leur amour au soleil brillait comme un sou neuf...
Mais lorsque j'approchai et lorsque sa main nue,
Sa main d'enfant, sa main d'amoureuse ingénue
M'apparut, caressant le bras de son ami,
Je compris ; et fermant ma paupière à demi
Pour qu'elle ne vit pas dans mon œil une larme,
Je passai, redressé comme au « présentez arme » —
— Sans savoir que j'avais rêvé d'elle des mois
Elle fit au blessé un geste de ses doigts,

Et son regard d'enfant, très pur, sembla me dire :
« Je ne puis te donner, soldat, que mon sourire ».

. . . .

Au bord du parc profond où je me souviens d'elle,
Où le rêve lointain comme un battement d'aile
Frôle mon cœur souvent de sa simplicité,
La route passe au pied du mur qui la surplombe,
Blanche, d'une blancheur de cygne ou de colombe,
Calme dans sa pâleur et dans sa nudité.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE CINQ CENTS EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, SOIT UN EXEMPLAIRE RÉIMPOSÉ SUR JAPON IMPÉRIAL CONTENANT DEUX SUITES D'ÉPREUVES D'ARTISTES SIGNÉES (PORTANT LE N° 1), DOUZE EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL (DE 2 A 13), DOUZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER HOLLANDE VAN GELDER (DE 14 A 25) ET QUATRE CENT SOIXANTE-QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER NAVARRE (DE 26 A 500). ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE JACOUB ET AULARD, PARIS.